Tamara KONDRATIEVA, *Gouverner et nourrir ; Du pouvoir en Russie (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, 274 p.

Serge Aberdam

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/5643>

DOI : 10.4000/ahrf.5643

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003

Pagination : 203-204

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Serge Aberdam, « Tamara KONDRATIEVA, *Gouverner et nourrir ; Du pouvoir en Russie (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, 274 p. », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 332 | avril-juin 2003, mis en ligne le 22 avril 2008, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/5643> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.5643>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Tamara KONDRATIEVA, *Gouverner et nourrir ; Du pouvoir en Russie (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, 274 p.

Serge Aberdam

- 1 *A priori* éloigné de notre champ traditionnel, l'ouvrage de T. Kondratieva concerne pourtant les historiens de la Révolution française. Cet auteur avait naguère exploré les rapports entre *Jacobins et Bolcheviks* dans le passé russe et dans les premières décennies de l'Union soviétique, ce qu'elle appelait joliment « l'itinéraire des analogies » et singulièrement celui de la meurtrière image de Thermidor (Payot, 1989). Elle rappelle d'ailleurs dès les premières lignes de *Gouverner et nourrir* que « l'imaginaire collectif issu des comparaisons entre la Révolution française et la révolution d'Octobre a eu une fonction constituante dans la réalité soviétique [...] ».
- 2 Le nouveau livre présente pourtant un dossier purement russe, ancré dans le tardif Moyen Âge de ce pays et allant jusqu'aux derniers temps de l'époque soviétique. En 200 pages de texte sur un sujet immense, la forme est plus celle d'un essai très érudit que celle d'un ouvrage définitif. Sa structuration en deux grandes parties inégales, *La fonction nourricière du pouvoir autocratique* et *La fonction nourricière du pouvoir soviétique*, marque les continuités que l'auteur veut souligner. Partant du retour *a priori* improbable en 1918 de l'autorité bolchevique dans le vieux Kremlin moscovite, abandonné depuis deux siècles par les tsars, ou de la continuité des rituels de table entre Ivan IV le Terrible et Staline, T. Kondratieva donne à penser. Au-delà de descriptions très argumentées pour la période autocratique et de l'exploitation d'une grande richesse de sources soviétiques, l'accent est mis sur la matérialité des dons de nourriture, gage de fidélité, sur la symbolique agissante d'un pouvoir tenant les moyens de sa générosité de son caractère véritablement sacré. Le bilinguisme parfait de l'auteur lui permet de mettre en valeur les racines « nourricières » des termes institutionnels dans la langue russe, les innovations ou les ressourcements de la langue

proprement soviétiques auprès de l'antique slavon lorsqu'il s'agit de marquer l'importance des gestes que l'on veut ritualiser dans la construction d'une nouvelle culture. L'usage constant de termes liés à la nourriture et à sa sacralité dans la construction de l'État nouveau est impressionnant. Cette exploration extensive de phénomènes langagiers est « parlante », même quand elle ne convainc pas d'emblée de ce que ses implications étaient partagées même de loin par les acteurs : dans des expressions françaises courantes en politique comme « faire son beurre », « se sucrer », « aller à la soupe » ou au contraire « y cracher » (dans la soupe), l'alimentation est au centre des signifiants, pas nécessairement des signifiés.

- 3 Le caractère nourricier de l'autocratie russe est suffisamment affirmé pour qu'on n'y insiste pas ici, mais l'opposition faite par T. Kondratieva avec la monarchie française et les rituels fixés par Louis XIV à sa cour est-elle si totale dès que l'on se place sur un plus long terme ? Le lecteur est sensible à l'intérêt porté aux conditions très concrètes dans lesquelles, au XX^e siècle cette fois, le groupe dirigeant du régime révolutionnaire, menacé par la famine et la désorganisation, se replie sur le vieux Kremlin et organise sa propre survie matérielle comme condition de la victoire et d'un avenir meilleur. Cette protection collective, élargie par la pression très « naturelle » des familles, des alliés, des appuis et auxiliaires... conditionne à son tour la pérennisation d'un régime ou les « distributions » auront une si durable place. Sur les continuités signalées d'un régime à l'autre, on aimerait d'ailleurs que T. Kondratieva aille plus loin, par exemple sur les vecteurs des traditions, gestes, formalités...
- 4 Toutes choses étant différentes, vu les conséquences incroyablement durables du phénomène de l'État nourricier en Russie, on pourrait enfin de notre côté se pencher sur le statut matériel du groupe dirigeant de la République montagnarde, sur son alimentation et ses besoins matériels. Il ne s'agit pas ici tant des subsistances en l'an II que des exceptions au Maximum général, telles qu'elles se sont appliquées pratiquement aux comités de gouvernement, à la Convention, à la Commune, comme aux armées. Dans la période qui suit immédiatement, on peut par exemple s'interroger sur le souci *a priori* étonnant chez les constituants de 1795 de fixer en poids de froment les salaires des futurs cinq directeurs de la République... nourricière.